

Partage d'expérience

Quand la ville prend la parole, et nous met en écriture

Que se joue-t-il lorsque l'on quitte les murs de l'école pour arpenter son quartier, lorsque l'on cherche des prises pour écrire au cœur du réel ? Quelles questions révèle cette expérience, à la fois intime et collective ? L'autrice Céline De Bo qui œuvre depuis plusieurs années à faire émerger et entendre la parole des jeunes, propose ici un regard sensible et engagé. Elle partage avec générosité son expérience d'ateliers d'écriture menés dans l'espace public avec des enfants et des adolescente-s.

Et si...

Et si la ville pouvait parler, que nous raconterait-elle de nos rues, de nos quartiers, de notre commune ? Et si elle devenait le reflet de nos émotions, de l'actualité, de nos colères, de nos combats, mais aussi de nos messages d'amour ?

Et si les rues n'étaient pas seulement des trajets obligés pour aller à l'école ? Et si les trottoirs n'étaient pas uniquement les témoins de nos retards ou de nos regards fatigués ? Pourrions-nous regarder la ville, comme un immense livre à ciel ouvert ?

Les murs chuchotent, les panneaux ordonnent, interdisent, les vitrines

séduisent, et parfois même le sol nous glisse un message sous les pieds.

À chaque coin de rue, l'écriture nous fait signe. Elle nous arrête net avec un « STOP » autoritaire, elle nous rassure avec un « Je t'aime » fatigué, gravé sur un banc, avec un arc en ciel tracé à la craie qui disparaîtra au premier nuage, elle promet monts et merveilles à coups de promotions géantes, elle s'engage sur des pancartes militantes.

Et si la ville était le journal intime d'une vieille amie bavarde, faite de voix multiples ? Faite de mots qui parlent fort, d'autres qui murmurent ? Et si marcher dans la ville revenait à lire une histoire collective, écrite

à plusieurs mains, sur les murs, les trottoirs, les vitrines qui ne dorment jamais ?

Et si nous devenions des « passants-lecteurs », attentifs à ces fragments, à ces traces, à ces messages laissés là, avec l'espoir intime d'être lus, entendus ?

Et si sortir de l'école permettait de faire pleinement cette expérience ? Une fois le seuil franchi, quelque chose se déplace. La rue devient une lecture foisonnante, le quartier un terrain d'exploration, la ville un espace à observer, à ressentir, à interpréter.

Et si nous prenions le temps de nous arrêter : qui sont les noms inscrits sur les plaques de rue ? Quels sont les

mots discrets sur les poteaux, les inscriptions au-dessus des portes? Que racontent les vitrines, les enseignes, les commerces? D'où viennent les mots qui circulent sur les écoles? Et même sur les vêtements, les sacs, ce que nous mangeons?

Et si, dehors, l'élève devenu écrivante retrouvait pleinement sa place?

La page blanche s'ouvre au milieu du mouvement, et tout le corps, l'être

participe. Les relations se déplacent, s'assouplissent, se réinventent. On partage des mots, mais aussi des silences, des rires, des instants suspendus, parfois quelques chips au coin d'une rue.

Et si, au fond, cette expérience partagée devenait aussi précieuse que les mots récoltés, parce qu'elle tisse, discrètement, une autre manière d'être ensemble? Et d'habiter autrement le collectif?

La ville se lit, la ville s'écrit

Lorsque j'interviens dans une classe, je demande aux écrivante-s de choisir un petit carnet de glanage. Un carnet facile à manipuler, dans lequel on peut écrire partout, dans tous les sens.

Je me présente, je leur demande de se présenter également à travers les questions: quel est ton prénom et quel est ton rapport à l'écriture? Puis je leur explique que nous allons vivre une expérience commune.

Dans un premier temps, nous partons en glanage des mots de la ville. Je les invite à marcher dans les rues autour de l'école et à noter, seul-e-s ou en petits groupes, tous les écrits qu'ils voient, qu'ils rencontrent, qu'ils découvrent. Sans jugement, sans tri, sans hiérarchie.

C'est une marche très vivante et joyeuse à partager avec elleux. Les rires éclatent, les voix se libèrent, et les corps inventent des appuis pour écrire. Les carnets se posent sur le dos des camarades, contre les murs, à la verticale, ou même à terre. Les doigts désignent les trouvailles, les regards s'affinent, et les commentaires fusent.

L'expérimentation dure le temps qu'elle doit durer: parfois trente minutes, parfois davantage.

Ensuite nous retournons en classe, pour partager oralement les trouvailles (si on sait relire les notes). Je demande de tout lire comme on peut même s'il y a des répétitions, des hésitations, des bafouillements. J'enregistre ces partages.

Je mets les écrivante-s en discussion. L'écriture peut-elle changer notre regard sur l'espace public? Cet espace serait-il le reflet de notre société actuelle? Qu'est-ce que ça provoque comme réaction, réflexion? Les questions restent ouvertes.



Si nous avons encore le temps lors de cette première étape, je questionne : peut-on classer la récolte ? Par exemple, pourrions-nous établir des familles d'écrits officiels, écrits commerciaux, écrits militants, insultants, écrits personnels, écrits éphémères, écrits spontanés ?... Après ce premier atelier, je repars avec un petit trésor : l'enregistrement audio, les carnets récupérés ou des photos de leurs notes.

Je prépare la prochaine mise en écriture. J'écoute les enregistrements et je repère les « accidents heureux » : ces moments où la lecture dérape, où les voix hésitent, bafouillent, se trompent et où, magiquement, quelque chose de nouveau apparaît. Je parcours aussi les carnets, à la recherche des mêmes glissements : des mots posés côte à côte par hasard, qui semblent éloignés mais s'accrochent soudain et ouvrent des phrases inattendues.

Je classe également les récoltes selon les familles d'écrits vues ensemble en classe. Peut-être y a-t-il des catégories plus poétiques, nouvelles à créer ? Et puis je vais chercher ailleurs : des textes liés à la ville, écrits par d'autres auteures. J'aime notamment mobiliser *Charleroi, je te...* de Jérémie Tholomé, ou encore la collection *Bruxelles se conte* des éditions Maelström, dont je garde une belle réserve à la maison. Je partage l'idée que nous pouvons chiper des stratégies d'écriture chez les autres, pour s'y essayer. Tout cela pourrait aussi se faire avec les jeunes écrivain·e·s, bien sûr, mais le temps manque souvent.

Lorsque je retourne en classe, je mets en place 4 tables d'écriture. Chaque table propose une mise en écriture à partir de leur glanage et de mes préparations. Les écrivain·e·s

se posent un temps défini à chacune des tables. Il ne s'agit pas forcément d'aimer les propositions, seulement de s'y essayer, de s'y engager et puis d'en avoir, s'ils le souhaitent, un regard critique et réflexif.

• **Table 1 :**
les accidents heureux

Continuer à fabriquer des rencontres improbables entre des mots qui n'étaient pas faits pour se croiser, et voir naître des phrases, des slogans, des éclats poétiques.

• **Table 2 :**
l'emprunt inspirant

S'inspirer d'un auteur ou d'une autrice, « voler » une idée assumée comme point de départ, et s'y essayer à son tour.

• **Table 3 :**
la parole de la ville

Et si la ville, le quartier, la rue prenaient eux-mêmes la parole ? Écrire à la première personne, comme si l'espace public devenait narrateur.

• **Table 4 :**
les mots qui font du bien

Quels mots aimerais-tu lire sur les murs pour te sentir mieux au quotidien ? Un mantra, une phrase de courage, une parole à soi ou à d'autres ?

► **L'essentiel est dans le geste : être présent, apprendre à regarder autrement, engager son corps et sa voix dans l'espace commun, et y faire vivre la poésie et la sincérité.**»

Et si nous avons le temps – que nous n'avons pas –, je conseille de faire échapper les productions écrites dans l'espace public. De retravailler les textes, les peaufiner et leur faire prendre forme par un livret collectif tel un fanzine à distribuer aux passant·e·s, une lecture publique, des supports mobiles comme des tote bags ou d'autres objets à porter dans la ville...

Je pense que la parole des jeunes est importante et qu'elle mérite d'être vue, lue et entendue. Écrire à partir de l'espace public et y revenir avec leurs mots va bien au-delà d'un simple atelier d'écriture.

L'essentiel est dans le geste : être là, regarder autrement, mettre son corps et sa voix dans l'espace public, et y faire vivre la poésie et la sincérité. Aujourd'hui, dans un monde marqué par la peur, la surveillance, la montée des extrêmes cet acte me paraît encore plus nécessaire. Lire dehors, créer du lien, poétiser, parler, partager, essayer, des gestes simples, fragiles parfois, mais essentiels pour moi.

 Céline De Bo